



COMMENT SONNENT LES VILLES ?

Enquêtes collectives sur les musiques migrantes à

Nanterre, Saint-Étienne, Grenoble

Journée d'Études du vendredi 4 décembre 2015

Université Jean Monnet – Saint-Etienne

Compte-rendu de la matinée

Cette journée a pour objectif de permettre un temps de rencontre et d'échanges sur des projets de collectage et d'enquêtes collectives autour de pratiques musicales en contexte urbain. Nous nous intéressons à trois projets en cours portés par des chercheurs, étudiants, artistes et/ou acteurs culturels : « [Patrimoine musical des Nanterriens](#) » (master EMAD, Université de Nanterre), « [Comment sonne la ville ?](#) » (CMTRA/CIEREC-Université Jean-Monnet), « [In Situ](#) » (association Sasfé, Grenoble). Il s'agit de questionner les visées et modalités de mise en œuvre de ces projets. Comment le terrain de ces enquêtes se fabrique-t-il ? Comment et en fonction de quels critères s'y prend-on pour identifier des territoires ou quartiers à collecter, pour repérer des « habitants », pour capter certains moments de musique et les valoriser ? Comment ces pratiques dessinent-elles les contours de « musiques migrantes », de « patrimoines musicaux », de « patrimoines ordinaires » ? Avec quels outils décrire à la fois les musiques et les situations de rencontres ? La comparaison de ces divers projets est aussi une occasion de questionner l'articulation entre pratiques scientifiques et actions culturelles, pour dégager certains problèmes communs aussi bien que pour préciser des différences de démarche.

PARTICIPANTS

Pour le projet « Patrimoine musical des Nanterriens »

Nicolas Prévôt (MCF Université de Nanterre) ; Philippe Jobet (développeur informatique) ; Loré Ajirent-Sagaspe, Paola Acosta et Sara Kalantari (étudiants du Master d'Ethnomusicologie et d'Anthropologie de la Danse de l'Université de Nanterre)

Pour le projet « Comment sonne la ville » à Saint-Étienne

Anne Damon-Guillot (MCF Université J. Monnet-CIEREC) ; Talia Bachir-Loopuyt (post-doctorante CIEREC) ; Cassandre Decrand, Paul Diouf (Master Administration et Gestion de la Musique, Univ. J. Monnet) ; Mathilde Piper (Master 2 Recherche, UJM) ; Yaël Epstein, Méline Lefront (CMTRA)

Pour le projet « In Situ »

Christophe Sacchetti et Marie Mazille (association Sasfé)

Ainsi que...

Martial Pardo (directeur de l'ENM Villeurbanne et initiateur du projet de collectage mené en Normandie « Le tour du monde en 25 voisins ») ; Mahjouba Mounaïm (« Le tour du monde en 25 voisins ») Marie-Pierre Gibert (MCF anthropologie, Université de Lyon 2)

« INOUÏ » - LE PATRIMOINE MUSICAL DES NANTERRIENS un projet du Master EMAD à Nanterre

PRÉSENTATION - Nicolas Prévot

L'ethnomusicologie est une discipline qui historiquement s'est forgée sur des terrains lointains et exotiques. Notre projet a été d'aller à rebours de ces racines disciplinaires, en l'appliquant aux alentours directs de l'université où elle est enseignée, c'est-à-dire à l'Université de Nanterre, et d'interroger ainsi les possibilités, pour un ethnomusicologue, de s'impliquer directement dans sa société. Le projet « Inouï » revient à questionner la place de l'université dans la société, à commencer par la ville même où elle est construite. Le point de départ de ce travail c'est une conviction, partagée et réfléchie collectivement avec les étudiants, que chacun de nous est porteur d'une culture, que celle-ci s'exprime à travers des patrimoines culturels vivants dont la musique et la danse sont des formes parmi d'autres. Notre ambition a été d'observer ces pratiques, et d'en rendre compte de façon à les valoriser, à donner une légitimité à ces parcours souvent liés à l'histoire de l'immigration locale, aspect qui n'a pas été occulté mais pas mis en avant non plus, de façon à ce que chacun des musiciens rencontrés ait l'espace de se présenter comme il l'entend.

Ces envies et ces questions ont pu se concrétiser grâce à la convergence de deux inspirations ; *Le Tour du Monde en 25 voisins* d'une part, un projet mené au milieu des années 1990 à Caen par Martial Pardo et Mahjouba Mounaïm. Et d'autre part, la volonté au sein du Master EMAD de repenser l'enseignement de l'ethnomusicologie dans une perspective non exclusivement académique, mais aussi professionnalisante. « Inouï » est devenu un projet de recherche-action porté par des étudiants volontaires (en dehors du cursus obligatoire) donc, mais aussi de formation puisqu'il s'agissait de développer des compétences d'enquête de terrain et d'analyse de la musique en situation. Une convention a été passée avec la Maison de la Musique de Nanterre qui a accepté de soutenir le projet, une association a été créée avec les étudiants, et le soutien de la Ville a permis d'investir dans du matériel audiovisuel pour le collectage, et a été d'un grand renfort logistique pour les événements organisés. Le CREM (Centre de Recherche en Ethnomusicologie) a permis de bénéficier d'un accompagnement scientifique et d'un soutien financier non négligeable. Enfin, ce collectif a pu intégrer le Labex « Le passé dans le présent » et profiter d'un soutien financier considérable puisqu'il a permis le financement de cinq bourses d'étudiants, et la réalisation d'un webdocumentaire (avec le soutien également de la Société Française d'Ethnomusicologie et du Ministère de la Culture).

LE MOMENT DU COLLECTAGE - Loré Ajirent-Sagaspe et Sara Kalantari

La première partie du travail fut dédiée à la constitution d'un carnet d'adresses, nous sommes donc allés à la rencontre des musiciens de Nanterre dans des lieux de convivialité (bar, restaurants), dans des événements culturels, ou les avons rencontrés par le biais de responsables associatifs, d'agents municipaux du service culturel de la ville. Puis des enregistrements ont été réalisés à domicile. Enfin, un travail d'archivage sur la plateforme Telemeta a été mené avec l'équipe du CREM et en collaboration étroite avec les musiciens.

L'ORGANISATION D'ÉVÉNEMENTS MUSICAUX

Une série de rencontres informelles ont été organisées dès 2012 dans des cafés de Nanterre, afin que les musiciens que nous avons rencontrés puissent se rencontrer entre eux et échanger sur leurs pratiques. Nous avons contribué également à la programmation du festival « La terre est à nous » et avons pu y présenter ces musiciens rencontrés dans le cadre de nos enquêtes.

LA DIFFUSION DES SAVOIRS MUSICAUX – Paula Acosta-Díaz

L'idée de la diffusion était présente dès le départ, mais l'association a mis un certain temps pour décider de la forme qu'elle prendrait. Les étudiants ont choisi le support du documentaire pour rendre visible les pratiques musicales grâce à un Média dynamique, interactif, et gratuit. Ce documentaire rassemble des portraits filmés des musiciens et des danseurs nanterriens, des documents historiques, des informations ethnologiques ethnographiques et ethnomusicologiques rassemblées sous forme de fiches pédagogiques ou de scènes filmées. Il met également en scène les étudiants et chercheurs au travail.

Cliquer sur l'image ci-dessous pour accéder à la page de présentation du projet :



COMMENT SONNE LA VILLE ?

Musiques migrantes de Saint-Étienne

Un projet du CMTRA

PRÉSENTATION – Anne Damon-Guillot

Le projet « Comment Sonne la Ville » a débuté en janvier 2015 soit, au moment de cette journée d'étude, dans sa première phase de développement. Il est parti de la conviction que Saint-Étienne constitue un terrain propice à une étude sur les musiques migrantes car elle est marquée par une pluralité culturelle s'expliquant par l'histoire de la ville : son développement industriel aux XVIIIe et XIXe siècles a entraîné une arrivée massive de populations immigrées, d'abord depuis les campagnes environnantes, ensuite d'Alsace, puis des pays voisins (Pologne, Espagne, Portugal, Italie), et enfin extra-européens (Maghreb, Turquie, Afrique subsaharienne). Ces populations sont arrivées avec leurs cultures, notamment musicales, souvent transformées sous des formes spécifiques à la diaspora. Ces musiques en ont croisé d'autres, s'en sont nourries et enrichies. Le projet « Comment sonne la ville ? » considère ces pratiques musicales comme une mémoire sensible de la ville, de sa population, de ses trajectoires et mobilités.

Les objectifs de ce partenariat entre le CMTRA et l'Université sont multiples :

- Il s'agit d'un projet pédagogique, visant à former les étudiants à l'analyse musicologique et à la recherche de terrain par une approche pratique et humaine de la réalité musicale de leur ville
- Il s'agit d'un projet de production de connaissances sur les pratiques musicales à l'œuvre dans Saint-Etienne et par extension, sur l'histoire culturelle et sociale de la ville
- D'un projet d'identification et de valorisation de ces pratiques musicales, de la diversité des parcours, des cultures et de leurs rencontres.
- Et, enfin, de mobiliser les acteurs du territoire autour de ce travail d'inventaire et de valorisation

Ce projet s'inscrit en outre dans une dynamique de recherche autour de l'immigration stéphanoise, sur la base d'un partenariat entre plusieurs laboratoires universitaires (le CIEREC, le Centre Max Weber) et des institutions comme les Archives Municipales. La direction de ce projet est assurée par une structure culturelle, le CMTRA, et par un laboratoire de recherche (le CIEREC, en association avec le département de musicologie). Plusieurs raisons ont poussé ces deux structures à travailler ensemble : d'une part le programme de recherche intitulé « Mémoires Urbaines », porté par le CIEREC, s'intéresse aux territoires urbains, pas seulement sous l'égide de la musique, mais de toutes formes de présentation et de représentation de l'histoire urbaine. D'autre part, chaque année le CMTRA mène des actions de collectage liées à des projets de valorisation de la pluralité culturelle d'un territoire. Dans le cadre de ce projet, le CMTRA se positionne comme une interface où différents mondes (scientifiques, culturels, politiques) travaillent ensemble, sans pour autant avoir le même type d'approche. Pour le CIEREC, il était intéressant de bénéficier de l'expertise du CMTRA sur le terrain de la valorisation culturelle, qui n'est pas forcément évidente pour l'université. Enfin, dans le cadre du développement d'un « Ethnopôle » dédié à la thématique « Musiques, Territoires,

Interculturalité », le CMTRA peut grâce à ce partenariat avec un laboratoire de recherche étier sa réflexion autour d'une forme d'ethnomusicologie appliquée.

MUSIQUES MIGRANTES ?

Le terme de « musiques migrantes » est emprunté à Laurent Aubert et à l'ouvrage qu'il a coordonné en 2006 sous le titre de *Musiques migrantes. De l'exil à la consécration*. Il explicite son titre comme suit "Le phénomène de l'immigration est une donnée significative de l'époque actuelle et son incidence musicale demeurera certainement comme l'un des éléments les plus importants dans l'histoire de la musique à la fin du 20^{ème} et au début du 21^{ème}". Le projet a repris cette expression en entendant la "musique migrante" comme "musique du mouvement", musiques mouvantes. Nous nous retrouvons dans cette association du terme « migrant » à la musique plutôt qu'aux seuls musiciens, car elle exprime à la fois les transformations à l'œuvre, mais aussi l'idée d'une continuité. Ces musiques sont en effet souvent vécues comme un vecteur privilégié de lien avec le pays d'origine. Ces « musiques migrantes » sont davantage une matière à s'interroger, tout au long du projet, qu'un objet homogène et identifiable. Lorsqu'on se rend à une fête organisée par l'association franco-russe de Saint-Etienne, qui a fait venir des pianistes virtuoses de Saint-Petersbourg jouant un répertoire classique : est-on face à des musiques migrantes ? Ce terme nous oblige à ne pas considérer nos contacts musiciens comme les représentants unanimes d'une culture, d'une communauté, d'une musique.

À LA RENCONTRE DES HABITANTS-MUSICIENS – Méline Lefront

La toute première étape commence au bureau, c'est celle de l'inventaire des associations communautaires et culturelles de la ville, dressé avec l'aide de la municipalité. Les associations communiquent ensuite des noms de musiciens qu'ils connaissent personnellement. Puis vient la phase de la rencontre avec des centres sociaux, des associations de quartier, la participation à des événements festifs, religieux, ou artistiques.

Ce qui fonctionne le mieux dans ce parcours à la rencontre des stéphanois musiciens, c'est le bouche-à-oreille. Mais le problème que cela pose, c'est qu'en avançant ainsi, par capillarité, on ne sort pas des réseaux d'interconnaissance déjà constitués, même informellement, avant notre arrivée, ce qui a pour conséquence que peu de personnes aux pratiques discrètes dans la ville ont pu être identifiées et rencontrées. Comment faire pour rencontrer ces musiciens que personne ne connaît, ceux qui pratiquent davantage dans l'intimité familiale que dans les lieux culturels identifiés de la ville ?

Nous avons essayé de distribuer des flyers un peu partout dans la ville, de diffuser une annonce sur la radio locale mais n'avons reçu aucun appel. Cet échec relatif nous a permis d'identifier un point problématique central de cette recherche : pour qu'un habitant ait envie de répondre à un tel appel, il faut déjà qu'il se considère détenteur d'un savoir musical ! Cela soulève la question de la légitimité à se dire musicien, inégalement partagée. Il faut donc inventer d'autres stratégies, aller vers d'autres lieux, être plus présents sur le terrain, sur les lieux de convivialité, d'insertion, à la sortie des écoles...

CAPTER DES INSTANTS DE MUSIQUE ? Anne Damon-Guillot

L'équipe a privilégié la collecte à domicile plutôt que dans des lieux ou des événements culturels, même si elle ne les exclue pas. La rencontre à domicile est une situation provoquée, construite, elle a donc ses limites mais elle permet d'instaurer un dialogue fondé sur la confiance et la proximité. Les personnes rencontrées seront plus enclines à se confier dans ce cadre rassurant. C'est là que l'on peut entendre les musiques de l'intimité, de l'ordinaire. C'est également en ces lieux que sont conservées les archives personnelles : des livres, des photos, des partitions, des cahiers, des instruments...Le cadre domestique est souvent un lieu propice à l'émotion, aux souvenirs. Autre avantage certain : ces rencontres chez les habitants, par la familiarité qu'elles ouvrent, nous mènent bien souvent à être invités dans des événements communautaires auxquels nous n'aurions pas accès autrement.

L'EXEMPLE DE L'ASSOCIATION ALÉVIE DE SAINT-ÉTIENNE - Talia Bachir-Loopuyt

L'association Alévie, du nom d'une communauté issue notamment de Turquie, a un réseau très étendu en France et en Europe. A Saint Etienne elle détient deux lieux : un café et un espace destiné aux temps communautaires particuliers, où quatre musiciens nous ont reçus pour un entretien de près de trois heures. Les étudiants et moi l'avions préparé en nous concentrant sur les trajectoires individuelles des musiciens, mais la discussion n'a pas « pris » dans ce sens, il semblait nécessaire pour ces musiciens de clarifier des questions d'appartenance et d'identification communautaire, et d'histoire culturelle et religieuse. Une fois cette base clarifiée par le directeur de l'association, la discussion a pu se poursuivre sur le sujet de la musique, et les étudiants ont pu interroger les musiciens un par un. Au bout de trois heures, nous avons donc pu recueillir une sorte d' « idéal-type » de l'alévisme, quelques morceaux et récits personnels. Cela ne suffisait pas à constituer une véritable enquête, mais cette première rencontre nous a permis de faire connaissance, et d'être invités à assister à une cérémonie, le Djem, qui se tient une fois par an. Cette micro-situation se prêtait bien moins facilement à la captation que dans le cadre d'un entretien où chacun endosse un rôle facilitant le dialogue et assurant un certain confort. Il est donc très important, pour pouvoir faire le portrait d'une personne ou d'un groupe, de multiplier les situations de rencontre dans des cadres différents. Mais ceci pose le problème du temps que l'on peut accorder au terrain au sein de projets qui ont une temporalité relativement imposée et des attentes de restitution déjà assez bien dessinée.

ACCEPTER DE SE PERDRE - Méline Lefront

Parallèlement aux collectes à domicile, nous avons fait des balades sonores dans les différents quartiers de Saint-Etienne, une expérience collective donc, dont le but était de découvrir la ville sans rien prévoir à l'avance, de pousser les portes des cafés, des lieux culturels, des magasins pour tisser des contacts les plus fortuits possible. Cela en a dérouté plus d'un : la collecte à domicile est régie par un accord commun, par une invitation presque, par la signature d'un contrat. Ces collectes au gré d'une balade sans chemin préalablement tracé ont pu être vécu par certains étudiants comme une intrusion, à l'insu des personnes interviewées. Là aussi, quelques heures ne suffisent pas (surtout en plein hiver!) pour mener une enquête aboutie.

Talia Bachir-Loopuyt

Ces balades ont tout de même l'avantage de nous mener vers des micro-situations où il est question de musique, mais pas forcément de musiciens. Nous avons rencontré ainsi le propriétaire turc d'un salon de mariages qui n'était pas musicien, mais qui avait beaucoup à dire sur le rôle de la musique dans l'organisation d'événements festifs. Autre exemple, notre petite équipe est entrée dans une boulangerie en demandant où l'on pouvait trouver des musiciens dans le quartier, et on nous a indiqué la mosquée. Toutes ces micro-situations sont intéressantes et il faudrait mieux s'armer pour pouvoir en faire quelque chose dans le projet.

VALORISER LES MATÉRIAUX RECUEILLIS – Méline Lefront

La « bonne valorisation » quelque part, c'est quand elle se fait d'elle-même, quand la richesse de la rencontre, d'un moment d'intimité partagé, donne lieu ou envie à de nouveaux projets, de nouvelles rencontres, en dehors de nous. Nous ne pouvons jamais vraiment peser le rôle joué par le projet dans la formation de ces nouvelles envies et de ces nouvelles rencontres. Mais il s'agit en tout cas pour nous d'aborder la valorisation des matériaux recueillis et des rencontres qui ont eu lieu comme une forme d'encouragement au développement de nouveaux projets en dehors de nous, en dehors du projet que l'on met en œuvre.

Lorsque l'on organise une exposition, que l'on conçoit un atlas sonore ou un concert, notre préoccupation est d'éviter de montrer ces matériaux comme des objets homogènes, mais de montrer la recherche en train de se faire. Dans le cadre de l'exposition « Saint-Etienne cosmopolitaine » montée par les Archives Municipales, nous avons souhaité montrer des portraits sonores rendant visibles et audibles les différentes voix qui travaillent en collaboration sur ce projet. Nous avons envisagé cette exposition sonore sous l'angle de l'« être pluriel » car les habitants que nous avons rencontrés se définissent eux-mêmes ainsi, comme des produits d'horizons culturels, de voyages et de rencontres multiples.

Anne Damon-Guillot

C'est peut-être sur ce point que le CMTRA a des objectifs et des méthodes distincts de ce qui a cours dans un cadre universitaire. L'idée de mettre à disposition rapidement et le plus largement possible les matériaux collectés est une évidence, voire une condition pour le CMTRA. La restitution et la valorisation est beaucoup moins évidente pour la recherche, qui en général ne promet rien de plus que l'assurance faite aux personnes interrogées que leurs récits participent à la production de connaissances, qui peut prendre diverses formes et temporalités. Cliquer sur l'image ci-dessous pour accéder au site internet du projet :



« IN SITU »
Un projet de collectage dans le quartier de la Villeneuve (Grenoble)
porté par l'association MUSTRADEM

La Villeneuve est un quartier grenoblois à forte densité démographique depuis sa construction, entre 1970 et 1973, sur le cadastre de l'ancien aérodrome. Dès le départ cette petite ville nouvelle a été placée sous la ligne de l' « utopie urbaine », du renouveau, ce qui a attiré une importante population venue des alentours de Grenoble mais aussi de la région parisienne. Des écoles aux pédagogies innovantes ont été ouvertes, des projets participatifs pour la vie commerciale locale. Aujourd'hui le quartier a beaucoup changé, de même que les regards qu'on porte sur lui. Une sorte d'amphithéâtre de 12000 habitants regroupés dans de hautes barres d'immeuble, des galeries installées sur des socles en béton, orange, violet ou jaune...Ce quartier cristallise des images et des idées paradoxales, et qui peuvent être opposées selon ce qu'on veut leur faire dire. Beaucoup de reportages télévisés sur la Villeneuve sont construits sur l'idée de « la Villeneuve, de l'utopie à l'enfer ». A la suite de l'un de ces reportages particulièrement virulent en octobre 2013, des habitants se sont réunis en association pour réfléchir ensemble à la façon dont ils pourraient apporter un autre regard sur leur quartier, et redorer un peu son image fortement écornée par les médias. C'est là qu'on leur a proposé de mener un projet de création musicale.

Deux ans auparavant nous avons longuement échangé avec le directeur de la MJC de Ris-Orangis sur la façon de mener des projets utiles dans des quartiers aux taux de pauvreté inquiétant. Cet échange a été également fondateur pour la suite. Lorsque les locaux d'une des associations locales, pilotant un festival de musiques actuelles dans le parc de la Villeneuve, s'est retrouvée en mauvaise passe, une bande de jeunes habitants entre 25 et 30 ans ont souhaité reprendre cette association et ont accueilli notre idée de collectage musical et de création participative avec enthousiasme.

L'équipe de Mustradem, composée de 4 musiciens, a eu un rôle d'accompagnateurs pour ces chantiers de collectage et de création musicale participative. Le temps du collectage s'est construit sur plusieurs étapes :

- de janvier à juin 2014 : la pêche aux sons, avec l'enregistrement de chansons, de musiques, de paysages sonores, et surtout familiarisation des habitants participants à la scène dans les quartiers, les cafés, les MJC. Les formats de représentation se sont inventés au fur et à mesure. Comme à Saint-Etienne, les rencontres se sont faites à 99% par le biais du bouche-à-oreille, et la distribution de flyers n'a là aussi donné aucun résultat. Cette phase de travail a été grandement facilitée par le fait que Christophe et Marie habitent sur place dans le quartier de la Villeneuve.
- puis l'organisation d'un grand spectacle dans le cadre du festival « Quartier libre », qui a constitué une première épreuve puisque nous nous sommes rendus compte que nous étions 35 sur scène, ce qui était beaucoup trop, et qu'il fallait qu'on accepte dorénavant de fixer un périmètre à notre projet. Concernant la création musicale du spectacle, certains morceaux ont été écrits directement à partir des matériaux de collectage issus du quartier, en reprenant certains enregistrements, y compris de paysages sonores qui apparaissent tels quels dans la création finale.
- La deuxième saison a été plus compliquée, l'association Sasfé ayant dû faire face à de fortes réductions de financement. Elle a surtout consisté en une série de représentations dans les lieux partenaires du projet : la Maison des Habitants, la Maison

de l'Image, en essayant à chaque fois de modifier le cadre, en tissant des liens avec d'autres formes de restitution : visites guidées musicales du quartier, collaborations avec des danseurs, des graphistes...

- La troisième saison, en cours, consiste en l'enregistrement d'un double album et un autre chantier de collectage dans le cadre du festival « Détours de Babel ». L'association Sasfé a dû mettre les clefs sous la porte. L'un des enjeux de l'avenir du projet sera de réussir à le faire vivre, peut-être ailleurs, sous des formes et des scénarios nécessairement différents.

[Pour plus d'informations, consulter le dossier de présentation du projet « In Situ »](#)